

Discours de Benoît PAYAN, Maire de Marseille

à l'occasion des commémorations des Rafles, évacuation et destruction de janvier 1943

Dimanche 29 janvier 2023

Monsieur le Ministre de l'intérieur, Monsieur Gérard Darmanin,
Madame la Ministre, Madame Patricia Mirallès,
Monsieur le Préfet, Monsieur Christophe Mirmand,
Madame la Préfète de Police, Madame Frédérique Camilleri,
Madame la Ministre, Madame Marie-Arlette Carlotti,
Mesdames, Messieurs les Parlementaires,
Monsieur le Président de Région, Monsieur Renaud Muselier,
Monsieur le Vice-Président du Département, Monsieur Denis Rossi,
Mesdames, Messieurs les Consuls,
Mon Général Pascal Facon,
Monsieur le Grand Rabbín de Marseille, Monsieur Réouven Ohana,
Monsieur le Cardinal, Eminence Jean-Marc Aveline,
Monsieur le recteur de la Mosquée, Monsieur Abobikrine Diop,
Madame l'adjointe, Madame Lisette Narducci,
Mesdames, Messieurs les adjoints,
Mesdames, Messieurs les élus,
Mesdames, Messieurs les Conseillers Municipaux de la Jeunesse,
Mesdames, Messieurs les anciens combattants,
Mesdames, Messieurs les représentants d'association et d'organisations,
Mesdames, Messieurs,

« La guerre est une maladie. »

Ces mots, ces mots que je fais miens aujourd'hui, devant vous, ce sont ceux d'Antoine de Saint-Exupéry.

Ces mots, ce sont ceux d'un homme qui a vu la guerre de près.

Ce sont les mots d'un homme condamné à mourir, à mourir pour la liberté de son peuple, de son pays, de ses frères et de ses sœurs.

Ce sont les mots d'un homme dont l'avion a été abattu au large de nos côtes, près de l'île de Riou.

Antoine de Saint-Exupéry était alors en mission pour préparer le débarquement de Provence, celui de notre liberté.

Oui, la guerre est une maladie.

Elle est le mal le plus violent, le plus profond, le plus destructeur, le plus injuste qui soit.

Elle est un mal pour les hommes et pour les peuples, pour les nations et pour les villes, un mal qui détruit tout sur son passage, une maladie qui a frappé Marseille en son cœur.

Un mal dont le traumatisme brûlant continue de nous étreindre.

Marseille, ma ville, notre ville représente en 1943, tout ce que les nazis détestent.

C'est une ville libre, belle et rebelle, joyeuse et populaire, une ville-monde où se fréquentent toutes les identités, tous les accents du monde.

C'est la ville dans laquelle Varian Fry, aidé par Vladimír Vochoč, s'est établi pour organiser la fuite de plusieurs milliers de femmes et d'hommes en danger.

Quand l'Allemagne nazie décide de frapper Marseille, ils sont bien décidés à éradiquer ce peuple qu'ils méprisent et qu'ils abhorrent.

Ils sont bien décidés à détruire, à réduire Marseille en miettes, à rayer de la carte cette ville qui est pour eux le témoignage le plus odieux du monde solidaire et cosmopolite auquel ils veulent mettre un terme.

Le 3 janvier 1943, Marseille est déclarée en état de siège.

Heinrich Himmler donne l'ordre de détruire ce qu'il appelle une sous-ville, une porcherie.

Le 6 janvier, le chef supérieur des SS et de la Police, Karl Oberg, arrive à Marseille avec un seul objectif : nous faire disparaître.

Et le 22 janvier, l'opération SULTAN, commandée par Adolf Hitler en personne, est lancée.

Toute la nuit, le quartier de l'opéra est quadrillé par les forces allemandes, épaulées par la police française.

Les juifs sont tirés hors de chez eux, parqués, emmenés de force vers la prison des Baumettes.

Ils sont violentés, maltraités, malmenés, arrachés à leurs vies, à leurs foyers, à leurs familles.

Cette nuit-là, des femmes ont été frappées, des hommes ont été arrachés à leurs familles, des enfants ont vu leurs parents pour la dernière fois.

Cette nuit-là, c'est avec le sourire que les SS, que la Gestapo, que la Police Française se donnait la main pour détruire des vies.

Retranchés ici, à l'hôtel de ville, les hauts dignitaires du Reich, accompagnés de René Bousquet et des forces de la collaboration, commandent la déportation et la mort de femmes, d'hommes, d'enfants, parce qu'ils étaient juifs.

Et mon cœur, notre cœur, 80 ans après, se remplit de tristesse, de dégoût et de honte, quand je vois ces photographies abjectes, ces images terrifiantes, les images de ces hommes, ceux-là même qui avaient organisé la rafle du Vel d'Hiv, salissant notre hôtel de ville de leur présence.

Le 24, les Vieux-Quartiers sont évacués, les marseillaises et marseillais sont amenés de force dans des wagons pour rejoindre Fréjus où ils seront internés.

Antoine, Denise, vos mots, vos témoignages resteront comme une trace indélébile dans la mémoire du temps.

C'est l'histoire d'une rafle antisémite.

C'est l'histoire de l'évacuation forcée de milliers de Marseillais.

C'est l'histoire de la destruction des Quartiers historiques de notre ville, le lieu de la fondation de Massalia, son cœur et son identité.

Sous nos pieds, ici, il y a des rues détruites, des souvenirs évaporés et une mémoire en miettes, que nous nous efforçons de reconstituer.

Ce week-end-là, Mesdames, Messieurs, l'Etat Français a failli.

Il a livré ses propres enfants à leur bourreau.

Ce jour-là, le drapeau bleu-blanc-rouge, l'emblème de notre liberté, est devenu l'étendard du pire.

C'était il y a 80 ans.

C'était hier.

Et nous avons le devoir, aujourd'hui, de ne pas oublier.

Parce que l'Histoire nous est léguée, sans fard et sans artifice.

Et c'est à nous qu'il revient la difficile, l'impérieuse mais l'indispensable tâche de la faire vivre, de la faire exister, pour que jamais ses leçons ne disparaissent.

La mémoire, Mesdames, Messieurs, la mémoire est la sépulture de ceux qui n'en ont pas.

Elle est la pierre gravée de notre histoire, celle que l'on garde comme un souvenir, comme un étendard, un étendard pour notre passé que l'on continue de lever au présent.

Ce qui s'est passé, il y a 80 ans, presque jour pour jour, est une tragédie dont nous devons conserver la trace.

Pourtant, durant trop longtemps, elle a été oubliée, effacée, presque, de notre mémoire collective et des mémoires individuelles.

Et je veux saluer ici l'engagement de celles et ceux qui se sont battus, battus pour continuer à la faire vivre.

Vous êtes des passeurs, vous êtes les flamboyants sentinelles de ce passé qui est le nôtre, celui qui doit sans cesse éclairer notre présent et nous permettre d'écrire ce que René Char appelait la cascade furieuse de l'avenir.

Parce que l'oubli, l'oubli n'est pas un manque, l'oubli n'est pas une erreur ou une maladresse.

L'oubli est un outil politique au service des tyrans.

Et aujourd'hui, j'aimerais que nous fassions nôtres les mots de l'abbé Rigord.

Ecoutez ce qu'il dit, il y a sept siècles :

« Ne meurent et ne vont en enfer que ceux dont on ne se souvient plus. L'oubli est la ruse du diable. »

Alors dire les choses, penser les choses, écrire les choses, rappeler des choses, pour que jamais elles ne disparaissent, c'est déjà faire une révolution.

Aujourd'hui, dans le froid de l'hiver, nous frissonnons.

Nous frissonnons en évoquant les noms et les visages de celles et ceux qui, il y a 80 ans, ont vu leur vie, leur quartier, leur ville, détruite par la main barbare de la haine et de la division.

Roxane Algazi. Albert Corrieri. Suzanne Laugier. Isaac Alfandari. Eléonore Bacri. Robert Mizrahi.

Ces noms, ce sont les noms de femmes et d'hommes qui ont été réveillés un matin par la haine la plus absolue.

Certains ont été enfermés à Fréjus, d'autres ont été déportés vers Compiègne, Drancy ou Sobibor ou Sachsenhausen.

Beaucoup n'en sont jamais revenus.

Certains demeureront éternellement anonymes.

Et parmi les victimes, parmi les témoins de ces rafles, certains ont décidé de consacrer leur vie à garder leur mémoire.

C'est le cas de Fortuné Sportiello, qui fut conseiller municipal, adjoint au Maire, conseiller général.

Toute sa vie, il s'est battu pour que vive la mémoire des rafles, et c'est un peu grâce à lui d'ailleurs que nous sommes là aujourd'hui.

Monsieur le Ministre, Madame la Ministre, Mesdames, Messieurs,

Aujourd'hui, la France est aux côtés de Marseille, Monsieur le ministre votre présence remet notre ville à sa place dans l'histoire de son pays.

Il aura fallu 80 ans pour qu'un Maire et des Ministres reconnaissent ensemble cette opération qui porte un nom : un crime contre l'humanité.

Les fracas de l'histoire, les tempêtes du souvenir, sont là pour nous rappeler toujours qui nous sommes et ce que nous voulons.

Quand la haine, la division, la violence resurgissent,

Quand le pays que nous aimons devient un prétexte au repli et au rejet,

Quand nos frères, nos sœurs, à Marseille, en France, en Europe et dans le monde, voient ressurgir le vent glacé du nationalisme,

Nous n'avons qu'un seul devoir : celui de ne rien céder.

Celui de rester fermes et forts.

Hier encore, à Jérusalem, l'antisémitisme a tué.

Oui, aujourd'hui encore, en 2023, l'antisémitisme tue.

Et nous avons le devoir de lutter sans cesse, ensemble contre lui.

Aujourd'hui est un temps d'hommage.

Nos silences et nos regards partiront vers ceux qui ne sont plus là.

Aujourd'hui est aussi une promesse que nous faisons ensemble.

Vive Marseille. Vive la République. Vive la France.

Benoît PAYAN,

Maire de Marseille